

MANIFESTATION ET EMOTION

PAR

Danielle TARTAKOWSKY

Professeur d'histoire contemporaine à l'Université Paris VIII Saint Denis

La thèse que j'ai consacrée aux manifestations de rue en France au XX^e siècle ne prête qu'une faible attention aux éventuels rapports que celles-ci entretiennent avec l'émotion¹. La portion congrue faite à cette dernière doit assurément à la nature de mes sources, peu disertes à cet égard. Mais elle résulte plus fondamentalement de ce qui fut un des fils directeurs de ma lecture du phénomène manifestant. J'ai, de fait, tenté de montrer que la manifestation de rue, dans son acception contemporaine, n'a pu naître que quand s'effaçaient les conditions, politiques, qui avaient produit ces rapports différents à la rue que furent les révoltes, les "journées", les émotions populaires. Cette modalité d'action est contemporaine de l'émergence des partis politiques de type moderne, au tournant du siècle. Geste capable d'exprimer symboliquement une volonté ou un rejet (mais non moins susceptible de produire des effets tangibles), elle se distingue de ces préalables mouvements d'action directe inscrits dans la contiguïté spatio-temporelle de leur cause et leur objectif, confondus, et cessant de tenir le temps de la politique pour celui de l'immédiateté et de l'urgence, le constitue au contraire comme celui du détour nécessaire et possible. Ce qui exige qu'elle puisse tenir les foules à l'écart des mouvements de désespoir et de révolte que le rapport des forces conduirait à l'échec obligé pour les mieux mobiliser dans des formes nouvelles quand ce dernier se fait plus favorable, qu'elle soit évidemment capable d'évaluer ce rapport des

1. Tartakowsky (D.), *Les manifestations de rue en France, 1918-1968*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1997.

forces, de capitaliser les acquis de chacune des luttes partielles, de les transmettre et de produire du sens à partir de ce qui jusqu'alors n'était qu'action.

Il n'était cependant guère possible d'ignorer totalement la question de l'émotion.

L'ÉMOTION COMME AMPLIFICATEUR

Cette modalité d'action qui n'est pour ainsi dire jamais spontanée s'engage, le plus souvent en réponse à des mots d'ordre émanant d'organisations dominant traditionnellement le champ de la protestation populaire. Ou, plus exceptionnellement, d'organisations minoritaires jouant alors le rôle de détonateur par des actions spectaculaires en rupture avec la norme. Du moins le volontarisme trouve-t-il vite ses limites, dans l'un et l'autre cas. Les directives ou actions commandos, pour nécessaires qu'elles soient, n'enclenchent en effet de manifestations d'importance, parfois susceptibles d'infléchir le cours de l'histoire, qu'à la condition de se greffer sur une attente ou une indignation préalables, prêtes à s'exprimer, permettant de les inscrire dans la filiation des émotions populaires d'Ancien Régime.

De fait, la manifestation n'est pas un objet disponible à tout moment. Certaines démonstrations volontaristes réunissent le cadre militant et parfois son élite. Mais pas de manifestation d'importance (par son ampleur ou ses conséquences) sans une subtile alchimie entre ce cadre militant et ceux pour qui la manifestation va constituer une voie d'accès au politique, un principe actif de politisation passant par le culturel plus que par l'organisation. Force indispensable aux organisations dont celles-ci n'ont jamais qu'une maîtrise limitée.

La manifestation ne peut dès lors être tenue pour l'instrument d'une pédagogie qu'à la condition de la comprendre en termes de maïeutique, non d'inculcation. Car l'émotion, nécessaire, ne saurait être insufflée. Elle s'exprime d'autant plus intensément que sont mises en cause l'éthique ou les valeurs constitutives du système politique. Les mobilisations les plus importantes depuis le début du siècle sont, ainsi, fréquemment celles qui visent à protester contre la mort menaçante ou infligée : la mort de militants, d'abord. Ce fut le cas après l'exécution du pédagogue libertaire Francisco Ferrer par le gouvernement espagnol en 1909, après celle de Sacco et de Vanzetti aux États-Unis en 1927, après l'attentat perpétré contre Léon Blum par l'Action Française en 1936 ou encore, en février 1962, lors des obsèques des manifestants tombés sous les coups des forces de l'ordre au métro Charonne. Le seuil de tolérance de la violence politique s'étant abaissé après que la fin de la guerre d'Algérie ait mis terme à près de 25 années de guerres presque interrompues, ce fut aussi bien le cas après que la police soit intervenue contre les barricades étudiantes de la rue Gay-Lussac, certes avec violence mais, du moins, sans provo-

quer mort d'homme. Avec, en ces diverses circonstances, des manifestations d'ampleur souvent inégalée traduisant l'indignation et la colère et qui rassemblent d'autant plus, notons le, qu'elles sont *ex post* : on compte ainsi plus de manifestants après les exécutions de Ferrer ou de Sacco et de Vanzetti que lors des manifestations organisées dans les jours ayant précédé ces exécutions pour ainsi faire pression sur les gouvernements concernés.

La mort infligée peut être aussi bien celle d'entreprises ou de régions. C'est le cas pour les puissantes manifestations régionales provoquées par les restructurations économiques d'envergure à l'œuvre dans les années soixante et qui mettent à mal le tissu et l'identité de régions entières : ainsi l'Ouest français, les régions minières ou sidérurgiques... Les démonstrations organisées à l'encontre mobilisent les organisations syndicales et politiques mais aussi bien les commerçants, les notables, le clergé, les enseignants et leurs élèves, etc. ; en des cortèges empruntant souvent aux rites funèbres, transposés sur un mode carnavalesque ; ainsi ces cercueils représentant les usines fermées, transportés en ces cortèges parfois déployés au rythme du glas, sonnés par les églises.

La mort redoutée peut encore et enfin être celle du régime. Ainsi, le 12 février 1934, qui constitue une manière de levée en masse contre les ligues d'extrême droite alors qualifiées de fascistes par les acteurs de la riposte ou, de l'initiative d'acteurs assurément différents, le 30 mai 1968, en réponse à l'appel lancé par le proche entourage du général de Gaulle. On pourrait adjoindre à ces manifestations qui constituent des cas d'espèce, celles qui, plus fréquentes, mobilisent pour la défense de valeurs jugées constitutives de la République ; ainsi celles ayant trait au statut de l'École, avec, en 1963, par exemple, les rassemblements du Comité national d'action laïque qui réunissent des forces au moins égales et sans doute supérieures à celles du 12 février 1934. C'est, du reste, à partir d'arguments de cet ordre qu'on peut expliquer l'ampleur du mouvement de l'automne 1995. En 1958, la remise en cause de la constitution de 1946 par le général de Gaulle avait rencontré des résistances d'autant plus faibles que cette constitution qui ne résultait d'aucun consensus était le fruit d'un compromis ; un compromis auxquels les divers courants politiques avaient alors dû se résoudre après plus de deux ans de discussions vaines et de projets récusés. En 1995, il en va tout autrement. En portant atteinte aux services publics et à la sécurité sociale, le gouvernement touche à l'essence du contrat républicain tel qu'il fut redéfini fin 1943 dans la charte du Conseil National de la Résistance, fruit d'un large accord, et restauré à la Libération. Il s'attaque par là même à des institutions relevant, par delà leur fonction sociale, du mythe identitaire ou du symbole ; à ce titre revêtues d'une dimension sacrée dont la défunte constitution n'a jamais pu se prévaloir. L'ampleur de la riposte et les résurgences à forte teneur émotionnelle qu'elle revêt s'en ressentent. Attestée par des mots d'ordre tels "la sécu fait de la Résistance" ou "(G)rève générale".

Peut alors surgir, en ces diverses circonstances, la "grande" manifestation, affublée d'un qualificatif qui ne renvoie pas exclusivement ni même, sans doute, principalement à leur ampleur. Mobilisé quand les organisateurs ou la presse amie s'estiment autorisés et tenus à mettre la dite manifestation en perspective avec d'autres. En réinsérant ainsi le présent de la lutte dans la chaîne des manifestations antérieures, fortes de leurs héros ou de leurs martyrs, de leurs espoirs, de leurs douleurs et parfois de leurs succès. Pour conclure à du "jamais vu" ou à du "jamais vu depuis...", depuis telle ou telle de ces dates qui scandent la Geste locale ou nationale², susceptible de donner sens, espoir, émotion. Par delà ce qui est.

Sans qu'il soit possible de miser sur un quelconque automatisme. Car si la manifestation peut relever de l'émotion, elle est et demeure simultanément (peut être même avant tout) un acte politique au premier chef, à ce titre inscrit dans une conjoncture qui la surdétermine avec force. C'est assez dire que ce facteur présumé d'émotion qu'est la mort, effective ou symbolique, ne crée pas nécessairement une émotion susceptible de s'investir et de s'exprimer de la sorte. Les manifestations organisées durant la guerre froide après l'exécution des époux Rosenberg sont ainsi infiniment moins puissantes que ne le furent celles destinées à protester après celle de Sacco et de Vanzetti et les régimes des III^{ème} et IV^{ème} République se sont effacés ou effondrés sans que de puissants mouvements de la rue ne viennent à leur aide. Ni déterminisme ni principe de reproductibilité, donc. Mais du moins des événements susceptibles de produire de l'émotion ; en ce qu'elle signifie, étymologiquement, "mettre en mouvement".

Ainsi comprise, l'émotion peut en retour produire de l'événement.

Elle est en effet seule à même d'engendrer des effets qui outrepassent les objectifs initiaux des organisateurs et parfois jusqu'à leurs espérances les plus folles pour ainsi produire, parfois, du politique dans sa plus étroite acception. C'est le cas en 1934, où les manifestations des 6 et 12 février ont pour effet, pervers au regard de la plupart des organisateurs de l'une et l'autre, d'engager le processus qui conduira, à terme, à la gestation du front populaire. Ce l'est encore en 1968, s'agissant des manifestations étudiantes de la rue Gay-Lussac, des manifestations tenues par Pierre Bourdieu pour un "*événement critique*", capable de devenir un point de référence commun pour "*des événements historiques qui devaient normalement s'ouvrir ou se clore en ordre dispersé*", en constituant l'origine chronologique d'une crise générale née de la conjonction soudaine de "*séries causales indépendantes*"³ ; ou s'agissant encore de la manifestation du 13 mai qui précipite l'entrée dans la grève générale.

2. J'ai pu constater que cette mémoire aux fonctions mobilisatrices est une "vraie" mémoire en ce sens que les comparaisons avancées sont généralement conformes aux classements que les sources permettent d'établir. Sans que ceux qui énoncent cette hiérarchie aient bien sûr eu besoin de se référer à pareilles sources. Les "grandes" manifestations sont en effet également celles qui demeurent inscrites dans la mémoire vive et dont le souvenir circule et se transmet.

3. Bourdieu (P.), *Homo academicus*, Paris, Editions de Minuit, 1984.

Il ressortait donc de mes approches initiales que la manifestation et l'émotion étaient susceptibles d'entretenir un étroit compagnonnage et que celle-ci était une des conditions de la puissance de celle-là. Si j'ai accepté l'invitation qui m'était faite d'intervenir dans le cadre ce séminaire, c'est qu'il m'apparaît aujourd'hui que les relations entre l'une et l'autre sont vraisemblablement plus intimes et plus permanentes qu'il ne m'était alors apparu. Ce particulièrement si l'on élargit la notion d'émotion à celle d'affect, suggérée par les organisateurs de ce séminaire. Et à la condition de déplacer le regard du groupe vers les individus qui le composent, en s'interrogeant sur le pourquoi et les modalités de leur agrégation. Quand même les sources sont là peu bavardes.

UNE PRATIQUE CHARGÉE D'FFECT

Il m'apparaît aujourd'hui que les manifestations sont susceptibles de produire de l'émotion comprise ici comme plaisir.

Une certaine esthétisation de la politique peut être à la source de l'émotion ressentie : devant l'ordonnancement affiché et la puissance, mise en scène, ou à l'écoute de chants ou de musique (difficile de résister aux marches funèbres...). Mais ces éléments dramaturgiques, au demeurant moins spectaculaires qu'ils ne le sont en d'autres pays⁴, sont loin d'être seuls en jeu. Le plaisir, quand il advient, prend source ailleurs, autant sinon d'avantage.

Il peut surgir de la satisfaction "de se retrouver si nombreux", de se retrouver avec d'autres, "si différents" (ou au contraire, dans des périodes d'extrême tension, telle la guerre froide, de se retrouver, au contraire, "entre soi") ; à moins que ce ne soit de se retrouver "là", en un lieu autorisant la communion avec les luttes d'hier et ceux qui les menèrent, dans un autre, d'ordinaire interdit ou au cœur d'un événement immédiatement vécu comme "historique", permettant à l'individu de brusquement se sentir agent de cette Histoire en marche, visiblement et de pouvoir dire "j'y étais". Ce plaisir est corollaire de cette forme de "l'être ensemble" qu'est à ces divers titres la manifestation de rue, énoncée comme telle dans le "tous ensemble, tous ensemble", devenu emblématique du mouvement de l'automne de 1995 mais de manière plus générale, sans doute.

Toute manifestation est, en effet, un espace de socialisation politique certes, mais également un espace de sociabilité amicale et/ou sentimentale. Par où l'absence de strict ordonnancement qui caractérise les manifestations françaises, les va-et-vient entre les trottoirs et le cortège, les bavardages prévalant jusque dans le groupe de tête, non sans dommage pour les mots d'ordre que les porte-voix peinent à faire reprendre en chœur par le gros des manifestants,

4. Deneckere (G.) et alii, "Premiers mai", in Robert (J.-L.) et alii (dir.), *L'Invention des syndicalismes. Le syndicalisme en Europe occidentale à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1997.

depuis quelques décennies, pourraient bien avoir un sens et une portée du point de vue même de la construction de la manifestation, en cela distincte des défilés ou cortèges ordonnés selon de stricts principes organiques. Au même titre que toute association ou parti ou, mieux encore, que toute fête⁵ ; en ce sens que la manifestation ouvre, à l'égal de cette dernière ou de la ballade, un espace social présentant plus de fluidité que ne l'autorisent le parti ou l'association, laissant dès lors place à la surprise, à l'inattendu et créant, par là même, des possibles à la rencontre, plus aléatoires mais, aussi bien, plus susceptibles de surprendre.

Le lien peut enfin être d'ordre temporel, propre à réinscrire l'individu dans la chaîne aujourd'hui mise des générations. Au sortir des grèves de l'automne 1995, le psychanalyste Jacques Hassoun constate, ainsi, qu'elles eurent eu des effets bénéfiques sur ses patients. *"Beaucoup ont choisi d'aller manifester plutôt que d'aller aux séances d'analyse [...], beaucoup ont eu le sentiment de re-trouver quelque chose qu'ils n'avaient jamais connu, en renouant avec l'histoire familiale, celle de leurs parents ou grands parents qui leur avaient raconté leur expérience des mouvements sociaux du siècle. Ils s'identifient à l'histoire que pouvait représenter le mouvement"*⁶. Une voie que la littérature nous invite à explorer plus avant.

Une lecture, demeurée à ce jour non systématique, des écrits littéraires traitant la manifestation m'a permis deux constatations : d'abord leur abondance, qui ne laisse pas d'interroger sur le pourquoi d'un semblable intérêt ; ensuite le caractère des récits qui n'héroïsent guère l'événement⁷ mais entrelacent fréquemment, intimement l'existentiel et le politique, en ne livrant jamais la manifestation qu'au travers du regard porté par un individu, un regard lui-même dépendant des sentiments qu'il éprouve alors, pour des raisons qui ne sont jamais exclusivement ni souvent principalement politiques. Cela vaut pour les récits autobiographiques aussi bien que pour les textes fictionnels. Un colloque organisé pour le centenaire d'Aragon m'a fourni l'occasion d'approfondir ce qui n'était encore qu'un sentiment tout impressionniste sur cet exemple qui n'est pas des moindres du point de vue de notre objet⁸.

5. Dans un travail consacré à la fête de *L'Humanité*, Noëlle Gerome s'est attachée à suivre des parcours individuels ou familiaux à l'intérieur de la fête pour ainsi analyser les formes d'appropriations spécifiques à chacun. Un tel travail mériterait d'être mené pour certaines "grandes manifestations". En particulier lors des manifestations nationales qui réunissent à Paris des délégués de la France entière, en permettant alors, à l'instar de la fête de *L'Humanité*, d'espérer pouvoir saluer des amis venus d'ailleurs et parfois perdus de vue depuis longtemps.

6. *Options*, 8 janvier 1996.

7. Les textes signés d'écrivains mais ayant vocation d'éditoriaux dans la presse font bien sûr exception.

8. Colloque organisé par l'université Paris VII, à paraître en 2000 aux Editions Champion. Le développement suivant s'inspire d'une partie de la communication que nous avons présentée lors de ce colloque. Il est dans mes intentions de prolonger cette première approche en l'étendant à des écrivains plus nombreux.

Dans l'œuvre d'Aragon, les manifestations et plus spécialement celles qu'on pourrait qualifier de "barricadières" circulent avec insistance. Elles expriment l'essence de la capitale qui n'est elle-même qu'une modalité d'Elsa. En autorisant une triple équivalence : "*Le Paris qui de toi commence/Si beau que c'est à en pleurer/le Paris du 9 février*"⁹. Cette même équivalence s'exprime, négativement, dans *Aurélien* où l'absence de Bérénice se surimpose aux désillusions d'Aurélien quant à la portée de la manifestation du 6 février. Elle resurgit avec force dans *Blanche ou l'oubli*. Maryse Vassevière a montré que la manifestation de rue cristallise là le rapport isotopique qu'Aragon entretient avec trois images de la femme et de la politique. En 1927, la manifestation destinée à protester contre l'exécution de Sacco et de Vanzetti renvoie à la double douleur de Nancy absente et de l'échec de cette démonstration. Le 9 février, traumatique au plus haut chef, signifie au contraire à fois la présence d'Elsa et le "choc existentiel" de la manifestation communiste convoquée à la République en riposte à celle organisée le 6 par l'extrême droite, en constituant une manière d'"illumination". La manifestation organisée en mai 1952 par le parti communiste pour protester contre la venue à Paris du général Ridgway, promu à la tête de l'OTAN, signifie, au contraire mais sur le même mode, l'absence de Blanche et l'isolement du parti communiste¹⁰.

Certaines de ces manifestations (souvent les mêmes) sont, en sus, consubstantielles aux amitiés ayant structuré l'existence du poète. Le 6 février, Aragon et Drieu la Rochelle ne se rencontreront pas, le 9 constitue, en revanche, l'occasion de sa dernière entrevue avec André Breton, les obsèques de Paul Vaillant-Couturier, sont enfin, "la première grande manifestation" à laquelle il dit avoir participé sans Vaillant, le ramenant à celles auxquelles il a participé, à ses côtés, et même à d'autres, jusqu'à faire du dirigeant communiste l'incarnation de la rue en marche, à la faveur d'une possible homonymie avec le Vaillant de la Commune de Paris.

Chez Aragon, mais nous semble-t-il, chez beaucoup d'autres aussi, la manifestation de rue constitue donc un acte politique à forte charge émotive et référentielle, décuplant le poids de la présence de l'être aimé ou, au contraire, de son absence, en renvoyant aussitôt à d'autres temps passés avec ou sans lui. Ainsi résumé par Aragon dans le texte déjà cité sur l'enterrement de Vaillant-Couturier : "*Les hommes qui aimaient Vaillant avaient amené avec eux leur vivant amour*". Un amour dont la présence permet à l'individu de se fondre au sein du groupe quand son absence, au contraire, le condamne à l'isolement. Quand ce n'est pas l'inverse ; ainsi dans *Les Cloches de Bâle* ou dans *Les beaux quartiers* où certaines manifestations constituent, pareillement, des chocs existentiels à dimension traumatique : Catherine s'éloigne de Victor quand elle éprouve l'impossible fusion avec le groupe lors de l'enterrement des

9. *Il ne m'est Paris que d'Elsa*, 1964.

10. Vassevières (M.), "Oeuvres croisées : Aragon, Breton et le mystère du manoir d'Ango", *Recherches croisées*, n° 2, pp. 159-187.

Lafargue. Armand doit au contraire à Jaurès de comprendre et la France et les autres et l'autre au Pré-Saint-Gervais. A ce titre, la manifestation constitue une modalité de la circulation des temps personnels et de l'histoire, confondus en elles. Signifiée par ces immédiates associations avec la chaîne des manifestations antérieures qu'implique presque toujours l'évocation de l'une d'elles par Aragon.

Des récits militants ou comptes-rendus de manifestations suggèrent que ces phénomènes n'ont sans doute pas le caractère exceptionnel que leur confère, ici le talent. Et sans doute n'est-il pas innocent que deux des plus beaux exemples par nous rencontrés soient consacrés à des obsèques ou à leur commémoration, soient des circonstances particulièrement propres à réactiver des cortèges antérieurs en la mémoire. En permettant par là même à beaucoup de, soudain, retraverser une vie, la leur, mêlée à une histoire devenue l'Histoire, conférant à ce titre au cortège une valeur existentielle qui participe de l'émotion ressentie. En 1963, l'anniversaire de la manifestation de Charonne réunit une foule d'ampleur exceptionnelle : *"J'ai surtout connu Fanny Dewerpe¹¹, se souvient Robert Lechêne, journaliste à L'Humanité. Autrefois, nous y allions ensemble, au Mur, avec les copains de notre groupe [...]. Ensemble nous allions aussi au défilé qui rappelait les journées de février 1934. Fanny avait 15 ou 16 ans, il nous semblait que c'était normal, comme de fêter le 14 juillet et que tout cela était acquis et ne pouvait pas être remis en question. Pour nous et pour Fanny, les cortèges n'étaient pas tristes [...]. Fanny n'avait jamais été effleurée le moins du monde par l'idée d'être honorée à l'égal de Dombrowski ou de Varlin. Ses aspirations étaient les nôtres, des plus simples"*¹². Et Madeleine Jacob, pareillement, après les obsèques de Maurice Thorez : *"Nos grands parents nous contèrent les obsèques de Victor Hugo [...]. Nos parents nous ont dit et nous sommes nombreux à savoir ce que fut le transfert du corps de Jaurès au Panthéon. Pourrons-nous effacer de notre propre souvenir cet après midi et nuit d'automne où le peuple entier accompagna Paul Vaillant-Couturier jusqu'à cette colline du Père-Lachaise ?"*¹³. En un soudain présent de la mémoire, enseignée, transmise ou vécue.

Car la manifestation de rue est toujours, peu ou prou, circulation de l'histoire dans la mémoire collective et modalité de la transmission. Un caractère bien mis en évidence par ces clichés de Seymour, Capa ou Willy Ronis devenus emblématiques des cortèges de Front Populaire et montrant tous un enfant juché sur les épaules d'un manifestant ; pareillement signifié par Aragon, s'agissant toujours de l'enterrement de Vaillant-Couturier : *"J'ai entendu une femme qui disait à son petit : tu te rappelleras, tu te rappelleras"*. En permettant aux manifestations de s'inscrire dans la mémoire vive et à l'individu de se fondre, un bref instant, dans un ensemble qui le dépasse et le transcende sans

11. Fanny Dewerpe est une des victimes de Charonne.

12. *L'Humanité*, 17 février 1963.

13. *Libération*, 17 juillet 1964.

dommage aucun pour l'individu, tout au contraire brusquement magnifié et devenu sujet conscient de l'Histoire.

Cette nature éthique autant qu'esthétique vaut aux "grandes" manifestations qui souvent constituent des manifestations d'être lourdement chargées d'affect. Aux autres aussi bien dès lors qu'elles doivent à ces manifestations, devenues "relais", de s'inscrire dans une chaîne donnant force et sens à toutes, par delà ce pour quoi elles se donnent explicitement. Incitant à s'y rendre encore et toujours quand d'autres formes de la sociabilité politique sont aujourd'hui délaissées. Cette dimension vaut sans doute plus fortement dans ceux des pays où la rue s'est imposée pour un des vecteurs politiques majeurs de ces deux derniers siècles. Au point que des approches ignorant cette dimension parce qu'empruntées à d'autres pays où la centralité de la rue n'est aucunement du même ordre risquent de passer à côté ce qui vaut à cette modalité du politique de durer et de produire des effets ; dans le rapport de l'individu entretient le politique ainsi compris.

